

Lutte de classe

La SFIO, Jaurès, le réformisme ou les origines du POI.

POI. Un parti et un journal qui n'appartiennent pas à ses militants mais à son appareil et ses dirigeants.

Pour rendre *Informations ouvrières* plus lisible et plus populaire, ils devraient commencer par changer d'éditorialiste ! Lisez l'éditorial (n°68) de cette semaine et vous comprendrez de quoi je veux parler.

J'ai mis en ligne la liste des participants au Comité national contre la privatisation de La Poste, le POI n'en fait pas partie. Il a le droit de préférer son isolement.

Pour ceux qui ne l'auraient pas encore compris, ce parti prône le front unique lorsqu'il est totalement irréalisable ou hors d'atteinte sur des objectifs politiques de portée générale, et il est contre quand il s'inscrit dans un cadre bien circonscrit sur une question précise pour une durée limitée. Bref, vous aurez compris qu'il est pour quand il faudrait être contre et l'inverse !

On ne doute de rien au POI : « *Que ces partis organisent dans l'unité la mobilisation pour l'interdiction des licenciements, telle est bien la question posée.* » peut-on lire en page 4 du IO n°68.

La Palice en guise d'orientation politique : « *Si on interdit les licenciements, on aura du boulot* ». Pardi ! Et le POI laisse des travailleurs penser cela ? C'est de la manipulation. Non mon pote, tu rêves, comme on est barré tu seras sans doute déjà mort depuis un moment avant que cela n'arrive. C'est la réflexion qu'il se fera dans son coin à un moment donné avant de disparaître, avec l'impression qu'on l'a trompé là aussi. Et il aura raison.

A la page 15, on retrouve la devise du POI « *Jean Jaurès (1859-1914), le républicain, le démocrate, le socialiste* »

« *Il y a 150 ans, naissait le grand dirigeant socialiste* » Jean Jaurès, et pour nous prouver qu'il était bien socialiste, Jean-Marc Schiappa n'a pu s'empêcher de nous sortir un extrait tronqué d'une lettre de Trotsky datée du 17 juillet 1915, le plus grotesque étant que dans la même lettre Trotsky exprimera des points de vue contradictoires sur Jaurès et son évolution politique probable s'il n'avait pas été assassiné en 1914. Ces certitudes concerneront davantage son attachement au réformisme. Il le confirmera en avril 1939

Je me suis demandé qu'est-ce qui avait motivé chez Schiappa le choix de cette citation plutôt qu'une autre ? Pendant un moment j'ai cru qu'il cherchait à justifier la ligne politique opportuniste du POI, je vous avoue que j'ai bien failli commettre cette erreur. Ce n'est qu'en relisant en entier la lettre de Trotsky de 1915, que j'ai compris que ce n'était pas trop la politique du POI qu'il cherchait à légitimer, mais plutôt le modèle de parti adopté par le POI et calqué sur celui de la SFIO. Du coup, j'ai dû réécrire presque entièrement la suite de mon article.

J'ai été induit en erreur par une citation tronquée que je n'avais pas pris le temps de vérifier.

La citation de Jean-Marc Schiappa :

« *Trotsky, qui avait rencontré Jaurès à plusieurs reprises, écrivait en 1915 : « Par ses conceptions, Jaurès était et restait un réformiste. Mais il possédait une étonnante faculté d'adaptation, et en particulier d'adaptation aux tendances révolutionnaires du moment. » ».*

Le passage complet :

« *Au fond, par ses conceptions, Jaurès était et restait un réformiste. Mais il possédait une étonnante faculté d'adaptation et en particulier d'adaptation aux tendances révolutionnaires du moment.* ».

En supprimant du début de la première phrase « *au fond* » synonyme de finalement, en dernier ressort, Schiappa a modifié radicalement l'impression qui se dégageait de ces deux phrases et qui ne laissait planer

aucun doute sur ce que Trotsky pensait de Jaurès. En écrivant « *au fond* » il portait une appréciation catégorique sur l'évolution politique future qu'aurait pu connaître Jaurès s'il n'avait pas été assassiné. Et comme Trotsky l'avait rencontré à plusieurs reprises, il connaissait assez bien Jaurès. Il fallait donc lire : **bien que Jaurès ait eu une étonnante faculté à s'adapter aux tendances révolutionnaires du moment, finalement il n'aurait jamais rompu avec le réformisme.**

Maintenant Trotsky s'est lui même fourvoyé dans cette lettre en prêtant à Jaurès des intentions contradictoires. Ainsi il écrit :

« La guerre mondiale devait mettre Jaurès face à face avec des questions qui divisèrent le socialisme européen en deux camps ennemis. Quelle position eut-il occupé ? Indubitablement, la position patriotique. Mais il ne se serait jamais résigné à l'abaissement qu'a subi le parti socialiste français sous la direction de Guesde, Renaudel, Sembat et Thomas... Et nous avons entièrement le droit de croire qu'au moment de la révolution future, le grand tribun eût déterminé, choisi sans erreur sa place et développé ses forces jusqu'au bout. »

D'un côté, il nous sert une certitude, « *indubitablement* », d'un autre côté, une « *croyance* » qu'il avait « *entièrement le droit* » de formuler mais qui n'en demeurerait pas moins une croyance et non une certitude, l'un et l'autre ne pèse quand même pas le même poids dans la balance critique. J'ai été jusqu'à me demander si Trotsky en savait suffisamment sur Jaurès pour écrire ces lignes et s'il était réellement en mesure de porter un jugement sur lui.

Les expériences des deux révolutions russes (1905 et 1917) et des deux guerres mondiales ont prouvé amplement que dans les deux cas, les réformistes ou les renégats du marxisme (Plekhanov, Kautsky et consorts) rejoignent le camp ennemi sans même attendre que la révolution soit à l'ordre du jour. Ils ont eu le même comportement en Espagne en 36, comme ailleurs depuis dans le monde.

En avril 1939 Trotsky précisera l'appréciation qu'il portait sur Jaurès et sa politique :

« Aux pronostics de Marx, on opposait les pronostics contraires d'une distribution mieux équilibrée du revenu national, de l'atténuation des contradictions de classes et d'une réforme graduelle de la société capitaliste. Jean Jaurès, le plus doué des sociaux-démocrates de l'époque classique, espérait remplir graduellement la démocratie politique d'un contenu social. C'est en cela que consiste l'essence du réformisme. Tels étaient les pronostics opposés à ceux de Marx. »

Je pense que Trotsky avait négligé un facteur déterminant en 1915 : la question du parti. Ce ne sera pas la seule et unique fois d'ailleurs, il commettra la même erreur en 1936 lorsqu'il analysera la situation politique en France.

La SFIO, qui s'était constitué à partir de sept tendances, était majoritairement réformiste, et logiquement au moment décisif de choisir son camp, la majorité s'est placée au côté de la bourgeoisie.

Remarquez que le POI se trouve d'ors et déjà placé exactement dans le même cas de figure où la majorité de ses adhérents rejettent la voie révolutionnaire pour aller au socialisme, donc face à une situation similaire à la SFIO, on ne voit pas pourquoi sa majorité adopterait une position différente de celle de la majorité de la SFIO en août 1914.

Vous voyez qu'il est très facile de faire dire n'importe quoi à n'importe qui à partir d'une citation.

Jean-Marc Schiappa, par cette citation tronquée, a réussi à faire dire à Trotsky ce qu'il aurait voulu l'entendre dire sur Jaurès. Le procédé est condamnable, passons.

Trotsky brocardait chez Jaurès son penchant à vouloir concilier l'inconciliable comme vous venez de le lire. Jean-Marc Schiappa n'en a cure lorsqu'il écrit :

« Voilà pourquoi Jaurès, dirigeant de la SFIO, fut en permanence l'homme de la « synthèse socialiste », qui n'a rien à voir avec des patchwork à la François Hollande et consorts. »

Tu parles, il s'inspirait déjà des renégats du marxisme qu'avait combattus sans relâche Engels, puis que combattraient avec la même détermination R. Luxemburg, K. Liebknecht et Lénine.

En réalité, il s'agit de camoufler que la SFIO était un vrai panier de crabes ne réunissant pas uniquement différentes tendances révolutionnaires, mais aussi des tendances contre-révolutionnaires constituées de républicains et de démocrates étrangers à la classe ouvrières et attachées au maintien de l'ordre, prêts à se ranger au côté de la bourgeoisie à la première occasion. L'histoire ne mettra pas longtemps à les confronter et à le prouver.

Dès l'année suivante la constitution de la SFIO, ils signeront leur premier crime contre le mouvement ouvrier et Jaurès s'y associera :

« *Jaurès fut le principal défenseur, en dehors des rangs syndicaux, de l'indépendance syndicale décidée par la Charte d'Amiens en 1906, et qui en constitue un trait distinctif et organique, à la différence d'autres pays.* »

Charte d'Amiens qui annonçait la dislocation de l'unité du mouvement ouvrier pour mieux le soustraire à l'emprise croissante du socialisme, afin de le soumettre au capitalisme conformément aux théories défendues par les réformistes et les anarchistes. L'appareil du POI a le droit de le revendiquer.

J'ai trouvé remarquable que Chérèque dernièrement se fende d'une déclaration politique en expliquant qu'il fallait adopter le réformisme déjà cher à Mailly... Ces dirigeants syndicaux ne se gênent pas pour faire de la politique et ancrer leurs syndicats au char du capitalisme, mais si vous osez dire qu'un syndicat doit combattre pour le socialisme au côté des partis ouvriers, là vous allez vous faire lapider, par qui, je vous le donne en mille, par les partisans de la Chartes d'Amiens, POI en tête.

Ce qui est intéressant, c'est que dans le passage de Trotsky d'avril 1939 que j'ai cité plus haut, on retrouve les ingrédients de la soupe réformiste du PT, puis du POI.

La « *synthèse* » de Jaurès, ce n'est rien d'autre que l'antithèse du combat politique de la classe ouvrière pour liquider l'Etat bourgeois. C'est le combat politique vidé de tout contenu politique, de toute perspective politique, la soumission au parlementarisme et aux institutions. Là encore la similitude avec le POI est frappante, ce qui permet de le caractériser comme un parti réformiste.

Libre à Jean-Marc Schiappa de se ranger au côté de Jaurès contre Marx et Trotsky, mais qu'il le fasse avec un minimum d'honnêteté intellectuelle. Nous n'avons pas à supporter son incapacité à assumer jusqu'au bout les multiples contradictions qui traversent son parti.

F. Engels précisera dans *La social-démocratie allemande* « ... *la Commune fût à la fois le tombeau du vieux socialisme spécifiquement français et le berceau du nouveau communisme international pour la France.* », un verdict et un constat à côté desquels Jaurès passera, mais que Schiappa n'est pas sans ignorer mais qu'il rejette, parce qu'il est incapable de le justifier en demeurant sur le terrain du marxisme, alors il en vient à employer une méthode détestable pour nous convaincre qu'il aurait raison, sauf qu'il n'y parviendra jamais de cette manière. Il doit compter sur la naïveté ou l'ignorance des militants pour les rallier à sa théorie opportuniste.

La fondation de l'Internationale communiste en 1919, le congrès de Tour de 1920, la scission de la SFIO et la création du Parti communiste n'eurent peut-être jamais lieu, à moins qu'ils aient constitué une terrible erreur que regrette Schiappa.

Lorsque la SFIO dut affronter sa première véritable épreuve à la veille de la Première guerre mondiale, sa véritable nature sociale se révéla au grand jour, ce parti sombra dans le nationalisme et le social-patriotisme en votant les crédits de guerre, et se rangea au côté de la bourgeoisie. Non seulement sa faillite politique était consommée, mais le type de parti qu'il représentait également.

C'est à partir de cette expérience que Lénine décida qu'il fallait construire un parti qui n'accepterait dans ses rangs que des militants adhérant à la voie révolutionnaire prolétarienne et socialiste, les faits venaient de prouver qu'un parti également composé (majoritairement) de tendances réformistes, de petits-bourgeois opportunistes, républicains ou démocrates, ne pourrait jamais conduire le prolétariat au pouvoir, qu'il trahirait et se disloquerait au premier coup de canon de l'ennemi. Depuis un siècle a passé, et force est de constater que l'histoire a confirmé ce constat et ce diagnostic.

Si le réformisme est l'antithèse du marxisme, que Jaurès est l'antithèse de Marx, Engels, Lénine et Trotsky, la SFIO est aussi l'antithèse du parti de Lénine, du parti bolchevik, ce parti que Schiappa, ses camarades et

leurs prédécesseurs du PCI n'ont jamais été capables de construire en 60 ans. Parce qu'ils en ont été incapables, ils en ont déduit que ce type de parti n'était pas ou plus adapté à la situation, à aucun moment ils n'ont pu imaginer qu'ils n'avaient peut-être pas interprétés correctement les enseignements du marxisme, qu'ils s'étaient fourvoyés en suivant aveuglément les théories de P. Lambert qui se sont avérés au fil du temps plus opportunistes les unes que les autres, du coup pour justifier leur ralliement au modèle de la SFIO et pour faire face aux critiques des militants, en derniers recours ils doivent bidouiller l'histoire du mouvement ouvrier à leur façon. Dommage !

Dès sa disparition, Jaurès avait déjà rejoint le musée de l'histoire du mouvement ouvrier.

Lors de la Conférence socialiste internationale qui s'est tenue à Zimmerwald du 5 au 8 septembre 1915, les délégués se contenteront d'évoquer Jaurès en des termes circonscrits, saluant en lui « *la mémoire (d'un) grand socialiste (...) première victime de la guerre, tombé en martyr de la lutte contre le chauvinisme et pour la paix* », dans les circonstances de la guerre, il était difficile de dire moins mais aussi de dire davantage, car dans l'esprit de nombreux travailleurs et militants Jaurès demeurait un socialiste, il faut replacer cette caractérisation dans son contexte.

J'allais oublier de préciser à propos du passage que je viens de citer, que Jaurès avait été évoqué dans le compte-rendu officiel de la Conférence de Zimmerwald, dans une annexe intitulée « *Adresse de sympathie* ». Ses rédacteurs avaient su peser leur mot pour que chacun reste à la place qui lui revenait.

Un siècle plus tard, tenir le même discours sur Jaurès relève ouvertement de la manipulation pour flatter les ignorants ou attirer à soi les petits-bourgeois qui ne conçoivent la lutte de classe que sous la forme du réformisme, ou tout simplement pour tenter de légitimer désespérément un parti et sa ligne politique.

Annexe.

Sur l'histoire du mouvement ouvrier français qui précéda la constitution de la SFIO, j'avais téléchargé quelque chose sans prendre le temps de noter l'adresse.

« Après la défaite de la Commune, le mouvement ouvrier français est réduit au silence pendant plusieurs années, puis, à partir de 1876, se tiennent des congrès ouvriers regroupant des délégués de syndicats et de coopératives, auxquels se joignent bientôt des représentants des groupes d'études socialistes animés notamment par Jules Guesde. Sous l'impulsion de ces derniers, le Congrès ouvrier de Marseille (1879) se constitue en parti, la Fédération du parti des travailleurs socialistes de France. L'unité sera de courte durée : en 1881, le courant blanquiste d'Édouard Vaillant fonde le Comité révolutionnaire central (C.R.C.), qui deviendra en 1898 le Parti socialiste révolutionnaire. En 1882, le Congrès ouvrier de Saint-Étienne se divise en deux : les « *possibilistes* », socialistes modérés de tradition proudhonienne, forment la Fédération des travailleurs socialistes, animée par Brousse et Joffrin et préoccupée de la conquête des municipalités ; les guesdistes (dont P. Lafargue - Lutte de classe) créent à Roanne le Parti ouvrier français (P.O.F.), d'inspiration marxiste. Le courant possibiliste, affaibli en 1890 par le départ de ses éléments les plus radicaux qui constituent autour d'Allemane le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, se fondra ultérieurement dans le mouvement syndical.

Leur place à l'aile modérée du socialisme est alors prise par les socialistes indépendants, rassemblés autour d'anciens communards (Vallès, Benoît Malon, Lissagaray), puis de parlementaires comme Jaurès, Millerand, Viviani, qui défendent une politique de réformes dans le cadre politique existant. Le Parti ouvrier français guesdiste se développe surtout après 1890 : plus structuré que ses rivaux, il se caractérise surtout par son attachement au marxisme et à l'internationalisme, sa conception restrictive du rôle des syndicats et son intransigeance vis-à-vis du radicalisme et des institutions parlementaires. Ce dernier trait, affirmé surtout lors des affaires Millerand (participation ministérielle socialiste à un gouvernement bourgeois) et Dreyfus, le rapproche du Parti socialiste révolutionnaire d'Édouard Vaillant et l'éloigne des socialistes indépendants dont il s'était rapproché en 1893-1899. Les indépendants fondent bientôt le Parti socialiste français, tandis qu'en 1902 guesdistes et vaillantistes fusionnent au sein du Parti socialiste de France.

La fin de l'affaire Dreyfus et la pression exercée par l'Internationale socialiste amènent cependant les socialistes français à s'unifier en 1905 au sein du Parti socialiste unifié, plus connu sous le nom de S.F.I.O. (Section française de l'Internationale ouvrière).

Au Congrès constitutif, guesdistes et vaillantistes sont majoritaires : le programme de la S.F.I.O. est dominé par les conceptions marxistes, et les structures du parti sont proches de celles du P.O.F. Mais, dans la période qui suit, la prépondérance politique et doctrinale est exercée par les anciens indépendants et surtout par Jaurès. La personnalité de ce dernier et l'unité retrouvée permettent à la S.F.I.O. de connaître un développement rapide.

La Première Guerre mondiale, pendant laquelle la S.F.I.O. renie son pacifisme et rejoint l'union sacrée, puis la révolution d'octobre 1917, vont remettre en cause l'unité du socialisme français. En 1920, au Congrès de Tours, la majorité de la S.F.I.O. suit les partisans de l'Internationale communiste, adhère à celle-ci et fonde le Parti communiste français (P.C.F.); la minorité maintient la «vieille maison». La S.F.I.O., sortie très affaiblie de la scission, va se relever rapidement, grâce à son poids au Parlement, à son implantation municipale et à la valeur personnelle de son principal dirigeant, Léon Blum. À la fin des années 1920, elle retrouve sa prépondérance au sein du mouvement ouvrier français. »

Extrait de *La faillite de la IIe Internationale* – Lénine

« La guerre de 1914-1915 marque un si grand tournant dans l'histoire que l'attitude envers l'opportunisme ne peut rester ce qu'elle était autrefois. On ne saurait effacer le passé ; on ne peut rayer ni de la conscience des ouvriers, ni de l'expérience de la bourgeoisie, ni des acquisitions politiques de notre époque en général, le fait que les opportunistes se sont révélés, au moment de la crise, le noyau des éléments qui, au sein des partis ouvriers, sont passés du côté de la bourgeoisie. L'opportunisme, pour parler à l'échelle européenne, était pour ainsi dire à l'état juvénile avant la guerre. La guerre une fois déclenchée, il est devenu complètement adulte et on ne peut plus lui rendre son "innocence" et sa jeunesse. On a vu mûrir toute une couche sociale de parlementaires, de journalistes, de fonctionnaires du mouvement ouvrier, d'employés privilégiés et de certains contingents du prolétariat, couche qui s'est intégrée à sa bourgeoisie nationale et que celle-ci a parfaitement su apprécier et "adapter" à ses vues.

Impossible de faire tourner à rebours ni d'arrêter la roue de l'histoire on peut et l'on doit avancer sans crainte, en passant du stade préparatoire, légal, des organisations de la classe ouvrière prisonnières de l'opportunisme, à des organisations révolutionnaires du prolétariat qui sachent ne pas se borner à la légalité, qui soient capables de se prémunir contre la trahison opportuniste et qui entament "*la lutte pour le pouvoir*", la lutte pour le renversement de la bourgeoisie.

On voit par là, notamment, toute l'erreur de ceux qui aveuglent leur esprit et la conscience des ouvriers en se demandant comment se comporter envers telles autorités notoires de la IIe Internationale, envers Guesde, Plékhanov, Kautsky, etc. En réalité, il n'y a là aucun problème. Si ces personnes ne comprennent pas les tâches nouvelles, il leur faudra rester à l'écart, ou continuer d'être prisonnières des opportunistes, comme elles le sont à l'heure actuelle. »

Que ne ferait-on pas au POI pour revigorer le « *cadavre puant* » (R. Luxemburg) de la social-démocratie ?

Pour les militants qui le souhaitent, je peux vous envoyer par Internet tous les documents auxquels il est fait référence dans cet article, y compris la page n°15 d'*Informations ouvrières*.